

Ironie Ironie Ironie

Interrogation Critique et Ludique n°208 – Mai/Juin 2021

<http://ironie.free.fr> – ISSN 1285-8544

IRONIE : 51, rue Boussingault – 75013 Paris

La montée des circonstances



17 juillet 1977. Fiesole, Hôtel Aurora, chambre 11

*

En octobre 2019, paraissait enfin *Temps profond, Essais de littérature arrêtée 1977-1984* de Denis Roche aux éditions du Seuil dans la collection Fiction & Cie qu'il avait créée en 1974. Ce journal est une tentative d'arrêter le temps et lance un pont avec le travail photographique de Denis Roche.

En 2018, aux éditions Delpire, paraissait un volume regroupant les séries photographiques de Denis Roche, *La montée des circonstances*, nom qu'il avait donné à une performance audiovisuelle présentée à Arles en juillet 1985 lors des Rencontres internationales de la photographie. Le texte commençait ainsi : « Je crois à la montée des circonstances. Je crois que la photo est empreinte de profondeur et que cette profondeur est due à la rencontre du Temps et du Beau. Juste avant la prise photographique, c'est le Temps qui règne, juste après, c'est la Beauté qui a lieu. (...) Je crois que l'art photographique consiste à mettre au jour, au bon moment, la montée des circonstances qui président à la prise de vue en même temps que les facteurs qui organiseront cette rencontre si mémorable du Temps et du Beau.

Enfin, je crois que raconter les circonstances qui précèdent l'acte photographique lui-même est précisément le seul commentaire esthétique réel qu'on puisse apporter à l'image qui suivra. En d'autres termes, la photo c'est ce qui précède, c'est ce qui préside. »

Dans ce numéro d'*Ironie*, nous avons voulu mettre en écho ce temps du journal avec des moments érotiques et les pensées de Denis Roche sur l'acte photographique décrit parfois comme un acte d'écriture et comme un acte sexuel.

Li. D.

17 septembre 1978 (dimanche). – Toute la matinée j'écoute Maria Callas à la radio, parlant, chantant, parlant, chantant, morte hier. Elle dit notamment que « les hommes ne doivent pas être mouillés » et un peu plus tard aussi : « les hommes doivent retrouver l'instinct ». Après le déjeuner dans les flots de musique de la *Norma*, je caresse Françoise qui est allongée sur le canapé, en pleine lumière, le dos sur le grand coussin rond, un pied par terre pour me permettre plus facilement de lui séparer les jambes. Je suce longuement ses seins après les avoir simplement sortis de leurs bonnets et d'une main je lui descends son pantalon de toile bleu et sa culotte aux chevilles.

Un moment après je suis entre ses jambes, un peu tordu par la position dans laquelle je suis à quatre pattes sur le tapis devant le canapé, cambré alors que depuis deux jours j'ai mal aux reins, en train enfin de la sucer doucement au sexe, mes mains bien à plat des deux côtés de son ventre. Alors seulement je me déshabille complètement tandis qu'elle enlève son soutien-gorge, conservant seulement son chemisier blanc et son foulard de toutes les couleurs, mais surtout rose, sur la tête. Elle se remet dans la même position et moi sur elle, complètement incurvé en arc de cercle pour pouvoir la pénétrer du fait que mes pieds reposent en arrière sur le bras du canapé et qu'elle-même est adossée au grand coussin : de la sorte, je suis obligé d'aller chercher l'entrée de son vagin dans le fond le plus creux du canapé, tout en lui disant entre deux baisers violents que nous allons faire l'amour pour Maria Callas. Elle me répond oui avec un sourire et je la prends. Ensuite elle se lève pour venir sur moi, mais je me lève aussi et la fais mettre à genoux sur le fauteuil qui est près de la cheminée, l'enfilant ainsi, bien exhaussée, bien rangée et large, mes mains glissant sous son chemisier pour lui asticoter les bouts, mais ça ne lui plaît pas trop et elle vient se mettre sur moi sur le canapé.

La lumière est forte et j'ai encore dans la bouche le goût des deux tasses de café, les premières depuis deux jours et demi : et autour de nous la voix et la musique de bouche de Callas tandis que Françoise s'avance, passe ses genoux au-delà de mes épaules et s'appesantit, sa vulve, presque pourpre maintenant, happée lentement par ma bouche, elle se cambrant peu à peu, son torse se relevant dans la lumière blanche qui, venant des deux fenêtres sur la rue, rebondit sur le mur au-dessus de nous, comme aussi la musique. La position s'établissant, nous nous enfonçons en elle : moi les mollets sur l'accoudoir, le dos à mon tour sur le coussin rose, la tête levée pour être bien à la fois enfouie et accrochée dans ses poils ; et elle, dressée, figée, dans l'attente, heurtée partout y compris l'un de ses pieds contre ma main gauche en train de branler ma verge violemment au même rythme que le suçage que je lui administre.

Peu avant qu'elle ne jouisse, j'amène doucement mon pouce droit au contact de son anus, le caressant et l'y introduisant peu à peu à la même vitesse que les premiers signes que son orgasme va commencer à s'installer se précisent. Comme toujours alors elle jouit en se cassant en deux et en poussant un han lourd et prolongé ; moi j'enchaîne un peu avant la fin de sa jouissance, mon sperme monte et la première saccade, celle qui est faite du sperme le plus léger, part de ma verge longtemps secouée lançant ses gouttes fraîches sur la partie la plus bombée des fesses de Françoise et partant un peu sur le côté de mes épaules ; le reste du sperme tombe après sur sa raie et sur mon ventre tandis qu'enfin elle rouvre ses yeux, fatiguée, émergeant à nouveau comme moi à la lumière alentour, mais plus à la musique qui a cessé depuis un instant. Debout, tournée vers moi et essayant de retenir le sperme d'une main, elle me dit : « Ha, quand j'ai joui, ça m'a vraiment tapé un grand coup dans la tête, ça a fait "pof" » et en même temps elle fait un grand geste de droite à gauche, le poing fermé, en refaisant « pof ».

Pour taper ces deux pages, j'ai dû enlever de la machine à écrire une feuille qui portait seulement ce titre : « Rire de l'univers dans le lit 116 », titre de l'un des premiers dépôts de technique et de savoir que j'avais entrepris, et fait d'une expression de Dante, « Un riso dell'universo » (...)

13 mars 1980 (jeudi). – (...) j'appelle Françoise et nous rentrons à la maison sous une pluie battante pour faire l'amour. Deux heures après, devant la machine à écrire, les détails s'estompent déjà, la succession des postures encore plus. Je retrouve le début, Françoise en culotte et t-shirt sous le couvre-lit et moi tout nu venant de sa droite. Je la pénètre par le côté, imprimant à ma verge un mouvement tournant qui lui plaît beaucoup, l'obligeant à soulever une cuisse et à la rabattre du côté opposé, tandis que sa tête est projetée hors du lit. Elle m'appelle alors sur elle, puis vient au-dessus de moi, mais pas longtemps, contrairement à son habitude. Nous ne parlons pas, sinon moi, bien sûr, fiévreusement, mais j'arrive à ne pas à ne le faire que par intermittence.

Je me souviens aussi que je la prends dans ma bouche quelques instants et que, pendant que je la suce, je pense que son pubis m'entre dans l'espace intermaxillaire comme une planchette par la tranche, sur laquelle je me déplace de gauche à droite et de droite à gauche, mes lèvres et ma langue strictement immobiles, le mouvement latéral de toute ma tête suffisant à lui seul à lui donner son plaisir. Enfin elle me tire sur elle et je la pénètre à petits coups, me retirant souvent, afin de prolonger le temps que son orgasme met à venir. Je soulève une de ses cuisses très haut sur mon bras gauche, ce qui m'excite terriblement et fait que je parle abondamment à ce moment-là. Elle jouit, les yeux fermés, alors que je viens de ressortir de sa fente. Alors j'y rentre d'un seul coup et je suis attentivement, sans bouger, la série de ses soubresauts. Quand elle est apaisée, elle me serre contre elle et me demande instamment d'éjaculer dans son sexe, ce que je fais aussitôt.

Je reste un moment nu sur le lit à la regarder s'habiller et à l'écouter s'en aller. Ensuite je prends trois photos, au 6 × 6, de la fenêtre de la salle de bains.

3 avril 1980 (jeudi). – Le temps tourne au soleil et, comme ces derniers jours, nous nous réveillons vaguement vers 6 heures, n'arrivant pas à nous rendormir, sommeillants mais conscients, je caresse les fesses de Françoise, mais on n'échange guère de paroles.

Vers 8 heures, elle est debout, toute habillée, les cheveux bien bouclés, fraîche, avec cet air bon genre qui m'excite tant. Je l'appelle depuis le lit, lui demandant de venir sur moi. Elle résiste puis, dans la seconde qui suit, elle enlève sa culotte et vient se mettre à califourchon sur moi en souriant. Elle introduit ma verge, mais son tour de vagin, déjà dans son état serré de la matinée, résiste à mon entrée. Enfin, elle s'écarte peu à peu et je comprends que plus on va vers le fond de son sexe et plus il est encore dans son état de la nuit, plus souple, plus gras. Mais dès qu'elle s'est ouverte complètement elle me fait ressortir en s'écartant, elle se relève en riant.

15 juin 1980 (dimanche). – Vers 10 heures du soir, alors qu'il fait encore jour, je commence à caresser Françoise sur le canapé du séjour. Je baisse les quatre stores crème du côté droit de la verrière afin qu'on ne puisse pas nous observer du bâtiment d'en face. Françoise s'allonge sur le dos, les jambes étendues, l'une sur mes genoux, l'autre remontée presque à mi-hauteur de mon torse. J'ai posé de mon côté, par terre, son pantalon et sa culotte. Je caresse l'intérieur de ses cuisses, je joue avec les poils noirs qui entourent son sexe, je joue aussi avec ses petites lèvres que je contemple un bon moment avant de lui demander si elle veut qu'on monte dans la chambre. Elle me précède dans l'escalier en faisant rouler devant moi ses fesses toute claires, tandis que je pense aux ampoules de 40 watts que j'ai disposées à chaque palier, en me disant qu'elles n'éclairent sans doute pas assez.

On ferme seulement le rideau de la fenêtre de droite, celle qui est juste devant le lit. Tandis qu'elle enlève son chemisier, je suis assis devant elle, sur le bord du lit et je frotte mon visage sur son ventre et je la fais tourner entre mes mains pour lui embrasser les fesses. Je frotte aussi mes doigts sur sa vulve. Ensuite, quand elle est couchée, je lui suce les lèvres et le clitoris, un peu gêné malgré tout parce qu'elle n'est pas allongée dans l'axe du lit, mais plutôt en diagonale, la tête projetée loin là-bas en direction de ma table de nuit où je vois qu'il y a toujours le livre consacré à la vie de cour dans l'ancien Japon que j'ai lu l'autre jour.

Françoise ne jouit pas. Elle semble lasse, comme si le coït n'avait pas d'existence réelle, comme si sa fatigue l'avait trop détendue pour qu'elle puisse jouir. Moi-même je me sens angoissé, oppressé sans aucun doute par la baisse très forte de la pression barométrique. On se sépare alors que je la prenais à plat ventre, son derrière pourtant bien relevé sous mon ventre et ma verge allant et venant en elle comme il faut.

Je lui fais remarquer que la nuit n'est pas tout à fait tombée et que le fauteuil qui est devant la fenêtre encore ouverte ferait un beau sujet de photo. Elle me demande si je crois qu'il y a suffisamment de lumière et je lui réponds qu'il me semble que oui. Je regarde longtemps cette lumière très douce qui ne décroît pas, pendant qu'elle s'endort, tournée vers moi.

20 décembre 1980 (samedi). – L'amour l'après-midi, je suis très vite au-dessous de Françoise, elle m'a dit en riant, au moment de venir m'enfourcher, qu'il lui faudrait redescendre à la cuisine « dans cinq minutes » pour surveiller les gâteaux au chocolat qu'elle fait cuire pour la soirée de demain. La chambre sent le chocolat et le corps nu de Françoise aussi, ses seins, ses cheveux. Pendant le bref moment où elle me quitte, je regarde le fond de la chambre faiblement éclairé par la lumière hivernale déclinante. On a fermé seulement les rideaux de la fenêtre qui est près du lit. Quand elle remonte, elle revient sur moi, mais tournée un peu de côté. Après on se retrouve en 69, mais moi au-dessus, j'ai la verge qui pend dans sa bouche qui me suce tant qu'elle peut. Moi je la suce en lui ayant relevé les cuisses très fort pour que sa fente soit à portée de ma bouche, et je lui pénètre l'anus d'un doigt. C'est comme ça que je jouis. Mais elle, comme elle est dans la période qui précède ses règles, a du mal à jouir. Alors elle se branle lentement les yeux fermés, et moi j'ai posé ma tête sur le creux de son aine, un bras passé sous ses fesses pour bien la soulever. Et je regarde sa main, je me dis à quel point sa main est belle, tandis qu'elle jouit violemment.



12 juillet 1986. Le Skeul, Belle-Île

28 décembre 1980 (*dimanche*). – Réveil lent, tous deux engourdis tournés vers les rais de lumière pâle qui percent autour des rideaux, conscients à peine de nos mains qui se recherchent. Au bout d'un moment, Françoise vient appuyer sa tête sur mon épaule et de sa main droite elle saisit ma verge gonflée. Je distingue les rayons couverts de livres de chaque côté de la cheminée rouge, je pense à la beauté de ses mains. Elle manque plusieurs fois s'endormir après, une fois elle a le dos tourné vers moi, elle a le visage tourné vers la lumière qui est devenue plus vive, plus blanche. Je me suis enfoncé en elle, et nos cuisses sont si bien imbriquées les unes dans les autres, comme un ciseau dans un autre, que nous ne bougeons pas et que son souffle devient régulier. Mais on dirait que chaque fois qu'elle va vraiment s'enfoncer dans le sommeil son corps reprend conscience de mon sexe fiché dans le sien. On échange quelques mots, seulement des mots d'amour et d'attention l'un pour l'autre, il y en a toujours un au moins qui guette. Puis je me retire et viens m'appliquer tout du long contre son dos. Je sens ma verge gluante et lourde qui frotte sur sa fesse et je lui parle doucement à l'oreille. Une bonne heure se passe ainsi. Je lui demande de se mettre à plat ventre. Elle me dit, tout en se mettant en position, qu'elle ne veut pas jouir mais que je peux si j'en ai envie. Je la prends, elle ne se cambre pas se laissant aller simplement à l'invasion, mais au bout d'une minute ou deux je la sens bouger sous moi, je lui demande si elle a envie de jouir et elle me répond que oui. Au sommet de notre excitation nous laissons tomber, et elle saute d'un seul coup hors du lit en riant.

14 novembre 1981 (*samedi*). – Aujourd'hui paraît être un bon jour pour fabriquer Pauline, alors vers 3 heures nous montons dans la chambre. Françoise se fourre tout habillée sous le couvre-lit mauve. Je la regarde en rigolant et me déshabille rapidement, à distance et, dès que je suis tout nu, je monte sur le lit et vais me tenir au-dessus d'elle, une jambe de chaque côté de ses épaules. Elle me regarde en riant, fait semblant de me cadrer et me dit que ça ferait une formidable photo. Je m'allonge en diagonale, sur le dos tout en déclarant que ça y est, je suis prêt. Elle saute du lit et se déshabille puis elle vient se mettre à califourchon sur moi, le buste écrasé sur ma poitrine. Je lui caresse les fesses qui sont fraîches sous mes mains, comme toujours dans ces cas-là et, à ce moment précis, le téléphone sonne. C'est notre amie D. qui s'enquiert de l'éventualité d'un dîner à quatre, mais dans une quinzaine de jours, après un « pensum » qui va l'occuper un certain temps. Françoise s'est assise toute nue au bord du lit pour lui parler, et je lui caresse le dos en pensant à autre chose. Puis, comme D. est une spécialiste du grec ancien, je prends le combiné pour lui parler à mon tour et lui demande quelle est l'étymologie du mot « photographie ». Elle propose de consulter son dictionnaire étymologique, je lui dis oui, et pendant qu'elle cherche dans différents ouvrages de référence, je fais comprendre à Françoise de s'installer entre mes jambes et de me sucer. Elle a l'air un peu étonnée, mais finit par obéir tandis que j'écoute le silence de D. à peine émaillé du bruit furtif de pages tournées brusquement. D. trouve diverses étymologies et on bavarde sur le thème « J'écris-avec-de-la-lumière », alias « Inscription-lumineuse », puis on égrène une sorte de chronologie du mot *graphein*, archaïquement « Je laisse des traces », puis « Je grave », et enfin, tardivement « J'écris ». Ma verge retombe chaque fois qu'on reparle, entre deux livres donc. Je ris intérieurement. Je force Françoise à s'allonger contre moi et, de la main gauche je lui caresse doucement le sexe, tout en terminant la conversation. Je mets Françoise sur le dos, transversalement au lit, et, m'appêtant à prendre son sexe dans ma bouche, je me précipite à genoux au bas du lit, en plein dans le téléphone que je manque de casser. Françoise n'a pas fini de rire que je la suce tendrement, de toute ma bouche, en essayant d'envelopper la « largeur » de sa vulve, ce qui est en protubérance et ce qui est en creux et en même temps le buissonnement de poils noirs au-dessus. Elle se laisse faire il ferme bientôt les yeux, le visage brossé par la lumière d'hiver qui vient derrière elle. Alors je me relève, je passe mes bras sous ses cuisses et je viens la pénétrer en lui disant les mots que j'aime lui dire dans ces cas-là. On convient d'aller directement au bout, sans les retards habituels et elle me dit qu'elle aimerait bien que je la prenne à genoux. On s'installe et je sens rapidement qu'elle se caresse par en

dessous, le torse un peu déjeté sur le côté. Elle a conservé un polo de couleur claire, avec des petites raies roses qui me plaisent bien et je lui fais observer que la lumière baisse. Et alors elle jouit, très fort, mais sans crier. Je la suis bientôt, sans avoir changé de position, légèrement fatigué, mais moins que les autres fois, parce que finalement on s'est dépêchés, ou plutôt que ça n'a pas duré. Je me retire d'elle et, me trouvant du même coup debout, je me mets à faire le tour de la chambre à petites foulées rapides, pendant que Françoise se laisse tomber et s'allonge de tout son long sur le lit, la main droite entre les jambes. Je me presse, m'habille et descends dans mon bureau, excité par la conversation avec D. et voulant mettre ces choses-là par écrit pendant qu'elles sont intactes dans ma mémoire.

J'écris ici pour m'en souvenir ceci, que j'appliquerai plus tard à autre chose : « Il n'y a pas d'œuvre, il y a l'univers, dans lequel l'idée d'*œuvre* n'est qu'un ramassis éphémère qu'un vent tourbillonnant inattendu rassemble vaguement dans notre champ visuel, comme une colonne de poussière, ou de feuilles, mais dont l'individualité ne *tiendra* que quelques instants. » Ce n'est pas à transcrire comme ça, mais l'idée est à rapprocher de la série photographique intitulée *Comment j'ai écrit tous mes livres*.



10 juillet 1988. Paris, La Fabrique

1^{er} octobre 1983 (samedi). – Tard le soir à la maison je regarde une courte vidéo de Godard. C'est une *Lettre à Freddy Buache*, le conservateur de la cinémathèque de Lausanne, dans laquelle Godard s'explique sur ce qu'aurait pu être le film que la municipalité lui avait commandé. « Il aurait suffi de trois plans », dit-il. Et il les montre, en promenant sa caméra comme il pointerait le doigt sur des grands schémas épinglés au mur. Une fois sur des grues des bâtiments, une longue façade ; une autre fois le long d'un paysage de campagne ; enfin il montre une succession de plans ralentis, allant jusqu'à l'image arrêtée, sur des visages dans une foule, des mouvements de corps pressés et de hanches qui tournent, la cohorte comme rendue à l'individu et à la beauté incroyable de ses traits. On entend tantôt la voix de Godard tantôt le *Boléro* de Ravel, en alternance et quelquefois l'un sur l'autre. On voit d'ailleurs Godard, casque écouteurs sur la tête, mettant en place le disque de ses deux mains. Il insiste, presque douloureusement : « Tu vois, Freddy, il aurait suffi de trois plans. » Il cite Lubitsch : « Si vous savez filmer des montagnes, vous saurez filmés des hommes. » Sa caméra suit un tronc d'arbre, puis ses branches et son feuillage dans le soleil, puis d'un seul coup elle part à toute vitesse se fixer sur un angle que fait un champ jaune avec l'horizon et il parle de Bonnard (je ne sais plus la phrase) et de Gertrude Stein (« Si le bleu avait été le vert », etc.). Il n'y a plus que l'essentiel de l'art : mouvement, forme, couleur. À ce moment, je me lève et je pose ma main en éventail sur l'écran, avec une vague et nauséuse envie de pleurer.

Il dit aussi que le cinéma va mourir. Sur les dernières images, il dit : « Il est si jeune encore et il va mourir. Il faut se dépêcher d'aller au fond des choses. »

J'éteins la télé, puis les lampes du salon, et je regarde un moment l'avant-cour plongée dans le noir et la fraîcheur de la nuit. Je pense aux grandes feuilles plates du paulownia, vertes encore mais pourries par en dessous, que le vent a fait tomber toute cette semaine.

24 décembre 1983 (samedi). – (...) J'ouvre à nouveau l'étude que Sartre a consacrée au Tintoret. Philosophe, il a le travers des savants : il croit tout expliquer par la signification. Le saint qui tombe du ciel est sombre, *donc* cela veut dire que... Le corps de l'esclave renversé sur le dallage est éclairé, *donc* cela veut dire que... Il ignore absolument le monde de la forme bouclé sans cesse sur elle-même, il ignore l'étrange chaos des comparaisons, la gratuité que l'artiste pousse devant lui par des coups de main successifs, à l'encontre de celui qui a fait presque, « presque » la même chose que lui (Titien), il ignore le chevauchement éperdu de chaque forme avec chaque couleur, que toute gratuité est vaine et voulue en même temps, que tout geste est la citation d'un autre. Il croit évidemment à une signification sociale du tableau. Il ignore l'exultation intempestive de l'artiste. Il ignore le dieu qui donne ses ordres à l'anarchie. Il écrira sur Baudelaire, ce qui est une façon de dire qu'il n'écrit pas sur Rimbaud.



1^{er} août 1979. Éguilles, Petite Bastide Forte

30 avril 1984 (*lundi*). – Dans la chambre 37 de l'hostellerie de la Vieille Ferme, à Mesnil-Val. C'est la fin de l'après-midi. La chambre est très grande et brillamment éclairée par les fenêtres. Deux sur le devant de l'hôtel et deux sur le côté qui donnent sur le jardin et les balançoires. Nous sommes debout, Françoise et moi, entre un angle du lit et le passage qui mène à la salle de bains. Elle est toute nue, sauf son soutien-gorge qui est resté agrafé mais que j'ai tiré au-dessus de ses seins. Je suis habillé et je suis contre elle, mais le long de son côté droit, de telle sorte que ma main droite est appliquée sur son bas-ventre, et ma main gauche passée sous ses fesses. Je la masturbe doucement. J'écarte les poils de son pubis avec l'index et le majeur, je dégage la fente qui est toute huileuse de la chaleur et de la lumière de la journée et je joue à passer les doigts partout en formant des boucles de lasso autour des lèvres, autour du clitoris, j'ai conscience de faire des dessins sous son ventre, des dessins de surface. En même temps, ma main gauche se livre à un système d'incursion très différent : mon index, transformé en une sorte d'hameçon renforcé, appuie sur la rondelle de son anus et la première phalange s'introduit brutalement dedans, comme on enfonce le coin d'un torchon dans un anneau de plastique sur un mur de cuisine. Même effet d'effort et de sécheresse. Je sais aussi que c'est de cette différence de sensation qu'éprouve Françoise que viendra le saisissement qui la conduira à l'orgasme. Peu à peu, tandis que son sexe se mouille et se fait de plus en plus onctueux, tandis que mon index gauche s'avance à l'intérieur de son anus, comme une tête de serpent qu'avale un autre serpent de même taille, je sens qu'elle va jouir. Elle est cambrée, pour m'offrir mieux, c'est-à-dire plus dans l'axe, son derrière. Elle casse son corps, elle rejette la tête en arrière et elle ferme les yeux. Alors je fais entrer un deuxième doigt dans son anus, malgré la résistance du muscle, et j'enfonce plusieurs doigts de ma main droite dans son vagin. J'ai l'impression que tout son corps ne repose plus que sur mes deux mains qui sont comme d'énormes crochets sous elle, comme une anse de panier passée entre ses jambes. Je ne dis rien, elle non plus, mais elle crie longtemps.

23 juin 1984 (*samedi*). – J'ai dit à Françoise que je voulais faire des photos de nu avec elle dans la chambre, couchée par terre avec les ombres de la fenêtre sur son corps. J'ouvre d'abord en grand la fenêtre, celle de gauche, et je la fais allonger devant, un peu en diagonale. Je vois tout de suite qu'il y a plusieurs sortes d'ombres sur elle : l'appui de la balustrade, les volutes de fer en dessous, le bord vertical du battant de droite, et puis les feuilles et les vrilles du chèvrefeuille enroulées autour de deux bambous. Il y a des ombres à contours raides (le bois et le fer) et d'autres contours arrondis ou plus flous (le chèvrefeuille). Au début, elle a simplement replié un bras sur son visage, à cause de la lumière éclatante, et elle me laisse faire. Je tourne autour d'elle, soit avec le Nikon, soit avec le petit autofocus, écartant plus ou moins le battant de la fenêtre, faisant ou non revenir le fin rideau de coton qui fait comme un tamis sur son corps nu.



1^{er} août 1976. Cividale del Friuli